

Rien qu'une journée pour *amma* Ashokamitran



Nouvelle en tamoul traduite en français par
Uma Narayanan et Eric Auzoux

Tout en mélangeant du babeurre et du lait, sa mère lui demanda :

« Dis, tu peux rentrer un peu plus tôt que d'habitude, ce soir ?

- Non, impossible, répondit Raghu.
- J'ajoute quelques *sundakkas*¹ frites ?
- Pas la peine. »

Au moment où il prononçait cette phrase, quelques grains de riz s'échappèrent de l'assiette. Une banane était posée sur le rebord de la véranda ; Raghu l'éplucha puis la mangea. Après quoi il noua ses lacets. Sa mère se tenait à côté de lui.

« Qu'est-ce qu'il y a de spécial, aujourd'hui ? demanda Raghu

- Rien. Il paraît que le film qui se joue au Rajkumari est bon. La voisine m'a proposé d'aller le voir avec elle à la séance de six heures. »

Raghu ne réagit pas.

« Je crois que ta sœur a une répétition de théâtre à l'école et ton frère ne rentrera pas du YMCA avant huit heures.

- *Hmm.*

Même verrouillée, je ne vais pas laisser la maison sans personne, quand même.

- *Hmm.* »

Si elle lui en avait parlé avant, il serait volontiers rentré plus tôt.

- C'est quel film ?

Elle mentionna le titre.

- Oh !

- Tu l'as vu ?

Il prit un air renfrogné.

- Pas vraiment passionnant.

- Tu l'as vu donc ?

- Je vais finir par me casser le cou à force de te répondre non. Pas passionnant pour toi, point. »

Lorsqu'il franchit le seuil il entendit sa mère murmurer quelque chose.

À la gare de Mambalam, deux cents personnes attendaient le train de 9h 27. Raghu se positionna à l'arrière du quai. Le train entra en gare à 9h 27 précises. Il descendit à la station Beach et arriva au bureau à dix heures.

À peine la sonnerie de onze heures eut-elle résonné, que quelques employés, dont Raghu, sortaient prendre leur pause de dix minutes. Raghu pénétra dans la cafeteria qui jouxtait le bureau ; il était accompagné de Krishnamurthy. Dès que le serveur les aperçut il se dirigea vers leur table pour leur apporter leurs cafés. Subitement, Krishnamurthy demanda à Raghu :

« Si on allait voir un film cet après-midi ?

Raghu cligna des yeux.

- Cet après-midi ?

- Oui, on est bien samedi, non ? »

On était bien samedi. Pourquoi cela ressemblait-il à un vendredi ?

« C'est la fin du mois, comment va-t-on faire ? »

Krishnamurthy sortit de sa poche un billet de dix roupies et le mit sous le nez de Raghu.

« Et ça c'est quoi ? Dès que je suis arrivé au bureau, je l'ai extorqué à Raghavachari.

- Impossible, ma mère m'a demandé de rentrer tôt. »

Krishnamurthy n'insista pas. Au moment de régler les cafés, ce dernier demanda :

« Tu peux payer pour moi ? Je n'ai pas envie de casser le billet tout de suite. »

Raghu fouilla dans sa poche. Il posa une pièce de quatre et une pièce de deux *annas*² sur le comptoir. Le patron lui rendit six *naya paishas*, qu'il glissa dans sa poche, puis retourna prendre sa place habituelle au bureau.

On était samedi. Bonne nouvelle, *amma*, la pauvre, pourrait aller au cinéma.

Le bureau ferma à treize heures trente. Raghu sortit dans la rue. Tout ce que Madras comptait de commerçants s'était donné rendez-vous. Dans toutes les directions, ce n'était que camions, carrioles, représentants de sociétés d'import-export, banquiers, prêtres, dockers, hommes tirant de lourdes voitures à bras ayant élu domicile sur le trottoir en compagnie de leurs familles depuis une génération. Tout cela produisait une certaine excitation sur Raghu.

Il y avait de la « vie » ici, et en abondance, en particulier pendant la journée. Tous avaient transpiré. Pour la même goutte de sueur, certains gagnaient quelques *annas*, d'autres plusieurs centaines de milliers de roupies.

Krishnamurthy ne lâchait pas la main de Raghu. Ce dernier avait faim. Avoir emprunté de l'argent rendait Krishnamurthy généreux.

L'heure de la séance de l'après-midi approchant, Krishnamurthy prit congé. Le cœur et l'estomac de Raghu semblaient rassasiés. Il déambula autour de China Bazaar. S'il était de retour à cinq heures cela suffirait : *amma* n'en avait pas pour longtemps à se préparer, et le cinéma Rajkumari se trouvait à dix minutes à pied de chez eux.

Raghu traversa pour se poster devant le portail de la Haute Cour. Il aimait beaucoup cet endroit, avec ses vieux bâtiments, sa façade peinte en rouge, ses vouîtes et colonnes blanchies à la chaux, sorte de promesse d'une présence durable. Il aimait les édifices en eux-mêmes. Ainsi que les bouts de pelouse ici et là, les rares arbres et, derrière, le superbe terrain de cricket. Une voie pleine d'allure. Cent mètres tout au plus séparaient la plage de China Bazaar. Mais quel contraste ! Il y avait toujours foule, de la circulation et du brouhaha à China Bazaar, alors que sur cet axe une voiture passait, occasionnellement, ou bien une femme portant sur la tête sept ou huit boîtes métalliques d'en-cas dans un panier. Silence absolu, paix, joie. Ce lieu semblait appartenir à un autre monde. Raghu s'approcha une nouvelle fois du mur d'enceinte de la Haute Cour. Après avoir erré tout ce temps à l'ombre, se retrouver au soleil était revigorant. On ne profite jamais autant du soleil que lorsqu'on s'est tenu un temps à l'ombre.

L'horloge au sommet de l'immense bâtiment situé de l'autre côté de la rue indiquait quatre heures. Quand Raghu avait été engagé, le bâtiment était seulement à moitié construit. Raghu venait quasi quotidiennement apprécier la lente l'évolution de l'édifice. Ce jour-là, on aurait dit qu'il était soudain sorti de terre. Sa montre retardait de trois minutes par rapport à l'horloge, Raghu prit donc le chemin de la gare.

Comme le jour commençait à décliner, les ombres portées gagnaient en longueur. Les gens allaient et venaient dans les rues, et les marchands qui vendaient de tout pour quatre et deux *annas* semblaient de plus en plus nombreux. De plus, on était samedi soir. Nombreux étaient les couples en ballade, la plupart anglo-indiens ou chrétiens. Raghu s'est soudain rappelé que Noël était tout proche. Les hindous célébraient des quantités d'anniversaires : celui de Rama, celui de Saï Baba et d'un tas d'éminents personnages. Les chrétiens ne fêtaient que l'anniversaire du Christ. Ce jour-là, leurs célébrations paraissaient dépasser en ampleur celles de toutes les autres religions. Raghu a ressenti une certaine jalousie vis-à-vis des chrétiens.

Dès qu'il est entré dans la gare, à sa surprise, le contrôleur a demandé à voir son billet. Sans prononcer un mot, Raghu a montré son abonnement. Cela faisait trois

ans que, sans interruption, il achetait chaque trimestre un abonnement Beach-Mandalam qu'il conservait soigneusement dans la poche de son pantalon. Il n'avait encore jamais eu à le présenter au contrôleur. Heureusement qu'il ne l'avait pas oublié chez lui.

Trois trains étaient en gare, silencieux. Ces mêmes trains électriques, lorsqu'ils s'arrêteraient en route produiraient des sons évoquant des instruments qu'on accorde. Mais, pour l'instant, nul n'aurait pu deviner qu'ils pouvaient faire du bruit.

Raghu entra dans le wagon de 3^e classe et s'assit. Un sari rouge avait attiré son attention à travers la fenêtre. Ce n'est que lorsqu'il pénétra dans le compartiment qu'il vit qu'il ne s'agissait pas d'un sari mais d'une tunique comme en portent les Indiens du Nord. Une famille du Punjab, mari, femme, enfant, s'y trouvait. Les parents étaient d'âge moyen ; l'enfant, très beau, bien qu'âgé d'un an à peine ; dodu et capable de marcher, déjà. Raghu ne le quittait pas des yeux. Les parents parlaient fort dans une langue incompréhensible. L'enfant ne s'intéressait pas à leur conversation.

Petit à petit, le train se remplit. Raghu regarda sa montre, puis l'horloge de la gare, à proximité de l'entrée. Il y avait un décalage de quatre minutes entre les deux. Décidément, il était impossible que deux cadrans indiquent la même heure. Du coup, Raghu n'était pas certain de l'heure, peut-être était-il plus de quatre heures et quart ?

Raghu reprit sa place dans le compartiment. La vue de l'enfant était obstruée maintenant. Les gens étaient assis sur des banquettes intermédiaires et fumaient des bidis, l'intérieur de leurs joues donnant presque l'impression de se toucher. Pourquoi ? se demanda Raghu en les observant continuaient-ils à fumer ? Peut-être que devenus, s'ils n'ont pas un bidi entre les lèvres, tous ces gens s'évanouiront ? Même au dernier jour de sa vie, son père avait glissé deux chiques dans sa bouche à l'insu du docteur. Il est mort sans les savourer.

Raghu eut l'impression que quelque chose clochait. Il n'avait jamais attendu plus d'un quart d'heure que le train se mette en marche. Il n'était pas le seul à trouver cela bizarre. Si le train partait maintenant, ils atteindraient Mambalam dans vingt-cinq minutes. Cinq minutes plus tard, il serait à la maison. Une demi-heure seulement le séparait de chez lui. Mais le train ne voulait toujours pas démarrer. Pour quelle raison ? Quand démarrerait-il ?

Demander quelque chose à quelqu'un a toujours paru aussi désagréable à Raghu que le goût des feuilles de margousier. Mais une foule descendue du train entourait le chef de gare et le contrôleur pour les questionner. Raghu finit donc lui aussi par

s'approcher. Le train avait déraillé. Le courant ne serait pas rétabli avant plusieurs heures.

Un homme interpella le chef de gare :

« Je ne comprends pas, il y a bien deux lignes, non ? »

L'employé des chemins de fer en avait assez de répondre sans cesse à la même question depuis cinq minutes. « Quelle double ligne ? Même si elles étaient distantes d'un kilomètre l'une de l'autre, si un train déraile sur l'une, l'autre est bloquée ! », répliqua-t-il.

« Il y a trois lignes à partir de la gare d'Egmore », intervint un monsieur-je-sais-tout.

Raghu sortit rapidement de la gare. Rejoindre chez lui en bus prendrait beaucoup de temps. Mais comment faire autrement ? Il chercha de la monnaie dans sa poche. Il possédait exactement six *naya paisas*, correspondant à la monnaie des cafés. Le matin, quand il l'avait prise sur le comptoir, cela lui avait semblé une somme. N'avait-il que six *annas* sur lui. Zut et zut ! Quel crétin !

Il retourna au bureau. Peut-être quelqu'un faisait-il des heures supplémentaires ?

Non, personne. La porte de fer était verrouillée. Le planton n'était pas là, mais on ne pouvait s'en plaindre que s'il était introuvable la nuit.

- Raghu s'en voulut. Sa mère qui ne demandait jamais rien voulait aller au cinéma et il était incapable de lui procurer ce plaisir.

À cette heure, toutes les portes de la rue semblaient verrouillées. La plupart de ses amis vivaient à Mambalam, hormis quelques collègues de bureau, il ne connaissait personne dans le coin. Il avait bien rendu visite deux fois à Damodaran à Purasawakkam, mais de quelle utilité pouvait bien être quelqu'un habitant aussi loin que Purasawakkam ? Il était aussi allé une fois chez Balakrishnan. Ce dernier avait oublié chez lui les clés des tiroirs et emprunté le trousseau de Raghu qu'il avait emporté chez lui le soir. Comme le lendemain Balakrishnan avait eu de la fièvre, Raghu avait dû courir récupérer les clés. Le quartier des vendeurs de nattes est un dédale de ruelles et Raghu en avait parcouru plusieurs avant de trouver la mesure de Balakrishnan. S'il avait su ce qui allait arriver, il aurait emprunté de l'argent à Krishnamurthy. Lui-même en avait à la maison. Mais qui aurait pu prévoir ? Pauvre *amma*, elle avait sûrement fait frire les quatre *sundakkas* séchées qu'elle lui préparait quotidiennement et qu'il ne mangeait que dans une louche. Ce matin, elle lui en avait fait frire mais il ne les avait pas mangés.

Au pas de course, Raghu partit à la recherche de la mesure de Balakrishnan. À l'heure qu'il était, toutes les ruelles se ressemblaient. On aurait dit que des milliers

d'individus dans le besoin s'étaient rassemblés sur ce bout de terrain grand comme un mouchoir de poche. À qui demander ?

Cinq heures et quart. Pauvre *amma*, elle devait l'attendre. C'était si rare qu'elle exprime un désir. Et pourtant il était incapable de lui faire ce plaisir. Immanquablement, chaque jour, elle déposait une banane sur le rebord de la véranda pour qu'il la mange avant de partir. « C'est bon pour l'estomac. » Quel soin elle prenait de son estomac.

Il finit par trouver la maison de Balakrishnan. Une bonne dizaine de familles, composées d'une cinquantaine d'adultes et du double d'enfants, s'amoncelaient à l'extérieur. Raghu se fraya un passage jusqu'à la partie habitée par Balakrishnan. La femme de ce dernier était en train d'acheter des légumes à une marchande qui portait un panier sur la tête. Raghu la reconnut. Alors qu'il se souvenait d'elle, elle le regarda comme s'il était venu chercher quelqu'un d'autre. Il y avait des aubergines dans le panier, pas de premier choix, un peu amères sans doute. Quelle que soit leur qualité, *amma* parvenait toujours à en tirer le meilleur.

« Monsieur Balakrishnan est là ? demanda Raghu

- Non ! »

Après avoir répondu, elle emporta les aubergines et revint pour les payer.

« Où est-il allé ? reprit Raghu.

- Je ne sais pas. » La vendeuse de légumes rendit la monnaie à la femme de Balakrishnan ; la pièce tomba par terre, une pièce de quatre *annas*.

« Savez-vous où quand il reviendra ?

- Il ne m'a rien dit. » Tout en parlant, elle ramassa la pièce de quatre *annas*.

La marchande de légumes donna l'impression d'attendre que Raghu l'aide à poser le panier sur sa tête. Raghu se dirigea vers la sortie.

« Qui êtes-vous ? Quel nom dois-je donner à son retour ? »

C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole.

« Dites-lui juste que Raghu est passé. » Et il prit congé.

Il avait à plusieurs reprises reproché à sa mère de trop parler à quiconque se présentait chez eux. S'il s'agissait d'un de ses copains, *amma* le faisait asseoir et lui posait des questions. Nom ? Situation familiale ? Nombre de frères et sœurs ? Achetait-il son charbon à la coopérative ou chez le marchand de bois de chauffage ? Au fur et à mesure de ces questions, le visage du visiteur prenait des expressions de plus en plus éberluées. Cependant, une certaine relation s'instaurait et, par la suite, le copain en question ne manquait jamais de demander des nouvelles de sa mère. Quel abîme entre *amma* et la femme de Balakrishnan ! Elles différaient autant que la colline du vallon. Une certaine douceur perçait chez sa mère.

Et pour l'une des rares fois où elle avait envie d'aller au cinéma, il était incapable de rentrer chez lui à temps. Le train était en panne, il n'avait pas d'argent sur lui, son ami n'était pas chez lui, les quatre *annas* de la femme de Balakrishnan auraient suffi à acheter un billet de bus. Mais comment les lui demander ? Si Balakrishnan avait été là, il aurait pu lui expliquer la situation et même obtenir quatre roupies de sa part. Mais en son absence, impossible. Pauvre *amma*.

Raghu se rendit compte qu'aussi vite qu'il fit il serait de toute façon trop tard. Dans cette grande ville, il ne se trouvait pas une seule personne à qui emprunter quatre *annas*. Sur une population de dix millions d'habitants. Heu... Dix millions ? Non, sans doute un million. Un million de trop. Serait-ce cent mille ? Quelle importance. Personne de sa connaissance. Il ne lui restait plus qu'à rentrer à pied. Ces six *naya paisas* ne valaient même pas un sou perforé. Même pas de quoi acheter un ticket de bus pour une courte distance, qui coûtait sept *naya paisas* minimum. Comme *amma* allait être déçue. Quel misérable je suis. Elle qui est si bonne. Et moi si mauvais, si cruel. Lui avait le droit de voir des films, elle pas. « Tu n'as pas à voir ce film, point. » Comptait-elle si peu ? Elle qui ne le grondait jamais. Si seulement elle pouvait le faire cette fois, et de bon cœur.

Lorsque Raghu entra dans la maison, à l'heure habituelle de son retour, il faisait nuit noire. *Amma*, assise, paraissait perdue sans ses pensées.

« Tu n'es pas allée au cinéma, maman ? lui demanda-t-il avec un enthousiasme feint.

- Comment voulais-tu que j'y aille ? » Elle n'ajouta rien d'autre. Elle ne savait pas gronder.

Raghu ressentit de la douleur de la tête aux pieds.

« *Amma*, je voulais rentrer plus tôt. Les trains ne marchaient pas, je n'avais même pas assez d'argent pour prendre le bus. » Ses lèvres lui faisaient trop mal pour qu'il en dise plus. Et puis à quoi bons tous ces mots ? Pourrait-elle réaliser son désir ? Le croirait-elle ?

Après s'être lavé les mains et les pieds, Raghu sortit de la salle d'eau.

« Je t'ai gardé du thé chaud dans le thermos », dit *amma*.

Notes

1. Aubergine pois (*solanum torvum*).

2. Seizième partie d'une roupie, elle-même divisée en trois *paishas*. Subdivisions qui disparurent avec l'instauration du système métrique, en 1961.